

MAX-POL FOUCHET

*La rencontre de Santa-Cruz*

(Editions Grasset).

Un homme s'en va, à la recherche de sa perte. Un homme de gauche en quête d'une pureté, en proie à un idéalisme, que nos civilisations égoïstes n'assouviront jamais. Ecrivain, conférencier, archéologue – et héros de ce roman –, il s'en va avec l'idée de revenir, simple voyage d'un homme de culture, désireux – mais le sait-il ? – un face à face avec lui-même. Une avarie d'avion l'oblige, lui et ses compagnons de hasard, à passer quelques jours dans une ville misérable de l'Amérique latine, une de ces bourgades où s'allient guitare et pauvreté. Ce décor de taudis révèle au héros la vraie dimension de son espoir : ne plus assister en spectateur à la désagrégation des valeurs suprêmes, mais lutter pour elles là où c'est possible, dans cette boue justement, support de toutes les palingénésies. Ses compagnons repartent vers leur Occident confortable ; quant à lui, il va rester à Santa Cruz, par désir d'authenticité. Pour se retrouver. Y parviendra-t-il ?

Se défaire de sa culture et de ses déceptions n'est pas facile, ni des combats vains ni du vide pire que la boue. Il y parvient d'autant moins que telle figure, ou telle femme de Santa Cruz, lui rappellent une statue ou un buste ou une déesse d'un de ces nombreux musées qu'il a parcourus à travers le monde. Sa culture s'impose, émousse sa révolte, au point qu'il n'y croit plus et qu'il refuse tout d'abord la lutte que les révolutionnaires du pays lui proposent. Mais les faits l'obligent à sortir de sa résignation, mi-égoïsme, mi-désespoir. Il va participer au combat, se rendre utile, risquer sa peau. Hélas, la révolution avorte, ses chefs sont fusillés ; le narrateur, allant vers l'avion qui le ramènera en Europe, entend les salves qui abattent ses amis : en tant que Français, il échappe dérisoirement à cette mort qu'il eût acceptée, qu'il a peut-être désirée. La police se contente de le renvoyer chez lui. Cette Europe qu'il fuit le sauve et le perd. Il retrouvera ses livres, ses conférences, sa vie civilisée. C'est dire qu'il a tout perdu.

Peu d'auteurs parviennent à dénuder leurs illusions sans les déchirer. Dans ce roman à la fois ambigu et sincère, les illusions perdues ne deviennent pas désillusions. Blessées à mort mais ne mourant pas, elles donnent à cette histoire d'un homme la dimension de l'Histoire, et à cette dérision d'une destinée le pathétique du Destin.

BORIS SCHREIBER